



## Comment tout peut s'effondrer Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes

Et si notre civilisation s'effondrait ? Non pas dans plusieurs siècles, mais de notre vivant. Loin des prédictions Maya et autres eschatologies millénaristes, un nombre croissant d'auteurs, de scientifiques et d'institutions annoncent la fin de la civilisation industrielle telle qu'elle s'est constituée depuis plus de deux siècles. Que faut-il penser de ces sombres prédictions ? Pourquoi est-il devenu si difficile d'éviter un tel scénario ?

Dans ce livre, Pablo Servigne et Raphaël Stevens décortiquent les ressorts d'un possible effondrement et proposent un tour d'horizon interdisciplinaire de ce sujet - fort inconfortable - qu'ils nomment la "collapsologie". En mettant des mots sur des intuitions partagées par beaucoup d'entre nous, ce livre redonne de l'intelligibilité aux phénomènes de "crises" que nous vivons, et surtout, redonne du sens à notre époque. Car aujourd'hui, l'utopie a changé de camp : est utopiste celui qui croit que tout peut continuer comme avant. L'effondrement est l'horizon de notre génération, c'est le début de son avenir. Qu'y aura-t-il après ? Tout cela reste à penser, à imaginer, et à vivre...

**Pablo Servigne** est ingénieur agronome et docteur en biologie. Spécialiste des questions d'effondrement, de transition, d'agroécologie et des mécanismes de l'entraide, il est l'auteur de *Nourrir l'Europe en temps de crise* (Nature & Progrès, 2014).

**Raphaël Stevens** est éco-conseiller. Expert en résilience des systèmes socioécologiques, il est cofondateur du bureau de consultance Greenloop.

**Postface d'Yves Cochet**, ancien ministre de l'Environnement et président de l'Institut Momentum.

« Les catastrophes écologiques qui se préparent à l'échelle mondiale dans un contexte de croissance démographique, les inégalités dues à la rareté locale de l'eau, la fin de l'énergie bon marché, la raréfaction de nombre de minéraux, la dégradation de la biodiversité, l'érosion et la dégradation des sols, les événements climatiques extrêmes... produiront les pires inégalités entre ceux qui auront les moyens de s'en protéger, pour un temps, et ceux qui les subiront. Elles ébranleront les équilibres géopolitiques et seront sources de conflits. L'ampleur des catastrophes sociales qu'elles risquent d'engendrer a, par le passé, conduit à la disparition de sociétés entières. C'est, hélas, une réalité historique objective. [...] Lorsque l'effondrement de l'espèce apparaîtra comme une possibilité envisageable, l'urgence n'aura que faire de nos processus, lents et complexes, de délibération. Pris de panique, l'Occident transgressera ses valeurs de liberté et de justice. »

MICHEL ROCARD, DOMINIQUE BOURG ET FLORAN AUGAGNEUR, 2011.  
Respectivement ancien Premier ministre, professeur à la faculté des géosciences et de l'environnement de l'université de Lausanne, et professeur de philosophie de l'écologie à l'Institut d'études politiques de Paris.

*Quelques extraits pour donner l'envie de lire...*

Page 23 : Commencer à comprendre puis à croire en la possibilité d'un effondrement revient finalement à renoncer à l'avenir que nous nous étions imaginé.

Page 70 : En réalité, si les ralentissements économiques ont été les causes *directes* des graves crises sociales qui ont provoqué des effondrements démographiques, le climat en a toujours été la cause première. Et au cœur du processus, on trouve toujours des crises alimentaires.

Page 79 : Une étude, publiée en 2013, à montrer que la disparition des interactions écologiques (« extinctions fonctionnelles ») *précède* les extinctions de population. Autrement dit, une espèce (la loutre, par exemple) perd déjà des “*liens*” avec ses voisines dès *le début du déclin*, faisant disparaître, *dans 80 % des cas*, d'autres espèces autour d'elle, bien avant qu'elle n'ait elle-même disparu !

Page 80 : en 2003, une étude estimait que 90 % de la biomasse des grands poissons avait disparu depuis le début de l'ère industrielle.

Page 82 : La biodiversité est garante d'une agriculture résiliente et productive, et surtout du maintien des fonctions de régulation des écosystèmes (la qualité de l'air, la stabilité du climat local et global, la séquestration du carbone, la fertilité des sols ou le recyclage des déchets), des fonctions d'approvisionnement en ressources vitales (eau douce, bois, substance médicinale, etc.) et des fonctions culturelles (récréatives, esthétiques et spirituelles). Elle influence la santé humaine en permettant, par exemple, de contrôler l'émergence de maladies infectieuses, comme cela a été le cas pour le virus Ebola, en 2014, qui a pu se propager en Afrique de l'Ouest à cause - entre autres - de la destruction des écosystème forestiers.

Page 85 : Dans une étude retentissante, publiée dans la revue *Nature* en 2009, et mise à jour en 2015, une équipe internationale de chercheurs a tenté de chiffrer 9 frontières planétaires, absolument vitales à ne pas franchir, pour éviter de basculer dans une zone dangereuse pour notre survie. Parmi elles, bien sûr le changement climatique et le déclin de la bio-diversité (nouvellement appelée “*intégrité de la biosphère*”), mais aussi, l'acidification des océans, la déplétion de l'ozone stratosphérique, la perturbation du cycle du phosphore et de l'azote, la charge en aérosols atmosphériques, la consommation d'eau douce, le changement d'affectation des terres, et enfin, la pollution chimique.

Page 104 : La puissance économique et politique des majors du pétrole et du gaz est devenu démesurée à tel point que 90 entreprises mondiales ont été à elles seules responsables de l'émission de 63 % des émissions mondiales de gaz à effet de serre depuis 1751. Les partisans de la transition énergétique (vers les renouvelables) ont besoin de cette puissance thermique pour construire un système énergétique alternatif. Le paradoxe est alors plutôt cocasse : pour espérer survivre, notre civilisation doit lutter contre les sources de sa puissance et de sa stabilité, c'est-à-dire se tirer une balle dans le pied !

Page 105 : Si nous sommes privés de croissance pendant trop longtemps, le système économique implose sous des montagnes de dettes qui ne seront jamais remboursées.

Page 111 : Ainsi le bilan comptable cumulé des principales banques centrales dans le monde est passé de 7 000 milliards avant la crise à plus de 14 000 milliards aujourd'hui.

Page 125 : Lorsqu'une civilisation devient “*hors-sol*”, c'est-à-dire lorsque une majorité de ses habitants n'a plus de lien direct avec le système-Terre (la terre, l'eau, le bois, les animaux, les plantes, etc.), la population devient entièrement dépendante de la structure artificielle qui la maintient dans cet état. Si cette structure, de plus en plus puissante mais vulnérable, s'écroule, c'est la survie de l'ensemble de la population qui pourrait ne plus être assurée.

Page 127 : Pour se maintenir, éviter les désordres financiers et les troubles sociaux, notre civilisation industrielle est obligé d'accélérer, de se complexifier, et de consommer de plus en plus d'énergie.

Page 128 : Le paradoxe qui caractérise notre époque - et probablement toutes les époques ou une civilisation se heurtaient à des limites et transgressait des frontières - est que plus notre civilisation gagne en puissance, plus elle devient vulnérable. Le système politique, social et économique moderne globalisé, grâce auquel plus de la moitié des humains vivent, a sérieusement épuisé les ressources et perturbé les systèmes sur lesquels il reposait - le climat et les écosystèmes - au point de dégrader dangereusement les conditions qui permettaient autrefois son expansion, qui garantissent aujourd'hui sa stabilité, et qui lui permettront de survivre.

Page 143 : A la manière d'Henri Bergson, « *s'il faut prévenir la catastrophe, on a besoin de croire en sa possibilité, avant qu'elle ne se produise.* »

Page 144 : La catastrophe a ceci de terrible que non seulement on ne croit pas qu'elle va se produire alors même qu'on a toutes les raisons de savoir quelle va se produire, mais qu'une fois qu'elle s'est produite, elle apparaît comme relevant de l'ordre normal des choses. Sa réalité la rend banale. Elle n'était pas jugée possible avant qu'elle se réalise ; la voici intégrée sans autre forme de procès dans "*le mobilier ontologique*" du monde, pour parler le jargon des philosophes.

Page 147 : Or, sans prévisibilité forte, il est difficile d'investir financièrement, humainement ou techniquement aux bons endroits et au bon moment.

Page 154 : Jean-Pierre Dupuy propose : agir comme si ces changements abruptes étaient certains et donc tout faire pour qu'il ne se réalisent pas.

Page 183 : Jared Diamond a identifié 5 facteurs d'effondrement - récurrents et souvent synergiques - des sociétés qu'il a étudié : les dégradations environnementales ou déplétion des ressources, le changement climatique, les guerres, la perte soudaine de partenaires commerciaux, et les (mauvaises) réactions de la société aux problèmes environnementaux.

Page 187 : Notre situation diffère cependant des précédentes sur 3 points, totalement nouveaux : d'abord par le caractère global de notre civilisation industrielle et des menaces qui pèsent sur elle (climat, dégradations, manque de ressources, risque systémique, etc.), ensuite par la simultanéité de plusieurs "préconditions" et de nombreux "déclencheurs" potentiels ; et, enfin, sur les possibles interactions (et auto-renforcements) entre tous ces facteurs.

Page 188 : Dmitry Orlov, ingénieur russo-américain... a récemment proposé un nouveau cadre théorique dans lequel les effondrements peuvent être décomposés en cinq stades par ordre de gravité croissant : financier, économique, politique, social et culturel.

Page 218 : Les initiatives de transition et leurs fameux contes de la transition sont un bon exemple. A travers des films, des raps, des articles de journaux, des journaux télévisés du futur, des bandes dessinées et des animations, les transitionneurs inventent leur propre futur, celui dans lequel ils aimeraient vivre dans 20 ou 30 ans. En imaginant un avenir meilleur (mais sans pétrole et avec un climat instable), les initiatives de transition libèrent ainsi les gens de ce sentiment d'impuissance si toxique et si répandu dans la population.

Page 221 : Comme le dit de Dennis Meadows, l'un des auteurs du rapport au Club de Rome 1972, « si vous croyez que le marché est conduit par "*la main invisible*", si vous pensez que la technologie a la capacité magique de résoudre tous les problèmes de pénurie physique, ou si vous imaginez qu'une présence divine va descendre sur Terre pour nous sauver tous de notre folie, vous demeurez totalement indifférent à la question des limites physiques...

Page 238 : La transition implique à la fois d'accepter l'imminence des catastrophes -c'est-à-dire faire le deuil de notre civilisation industrielle - et de favoriser l'émergence de nouveaux petits systèmes "low-tech" qui ne constituent pas encore un modèle, ni un système. D'un point de vue concret, la phase de transition - par définition temporaire - doit donc arriver à faire coexister deux systèmes, l'un mourant et l'autre naissant, incompatibles sur de nombreux points dans leurs objectifs et leurs stratégies (par exemple sur la croissance).

Page 241 : Finalement, le concept de transition permet de rassembler. Il ne perturbe pas radicalement l'imaginaire de progrès continu, mais laisse s'épanouir la lucidité catastrophiste. Il permet de retrouver des pratiques communes et des imaginaires positifs partagés, ce qui est en soi remarquable. Les transitionneurs n'attendent pas les gouvernements, ils inventent, dès à présent, des manières de vivre cet effondrement de manière non-tragique. Ils ne sont pas dans l'attente du pire, mais dans la construction du meilleur.

Page 251 : Et troisièmement, les systèmes toujours plus complexes qui fournissent l'alimentation, l'eau et l'énergie, et qui permettent à la politique, la finance et à la sphère virtuelle de fonctionner, exigent des apports croissants d'énergie. Ces infrastructures sont devenues tellement interdépendantes, vulnérables, et souvent vétustes, que de petites ruptures de flux ou d'approvisionnement peuvent mettre en danger la stabilité du système global en provoquant des effets en cascade disproportionnés.

Page 252 : Cela présuppose qu'un retour à la croissance est possible, mais surtout, car aussi longtemps que les dirigeants se concentreront sur cet objectif, aucune politique sérieuse de préservation de la stabilité du climat et des écosystèmes ne pourra être mise en place pour faire ce qui est nécessaire : réduire considérablement et rapidement la consommation de carburant fossile.

Page 253 : C'est parce que la catastrophe constitue un destin détestable, dont nous devons dire que nous n'en voulons pas, qu'il faut garder les yeux fixés sur elle, sans jamais la perdre de vue.

Page 263: *«Paradoxalement, même si une majorité de personnes était finalement convaincue de l'imminence de l'effondrement, il est improbable que cette majorité s'organise pour agir efficacement contre cette menace».*

Page 264: *«L'action collective (politique) n'est pas un phénomène additif des volontés individuelles d'agir, elle est la résultante émergente des représentations que chacun se construit en observant les représentations des autres».*

**Yves Cochet**, ancien ministre de l'Environnement,  
président de l'*Institut Momentum*.